

La foi chrétienne face au scandale du mal

1^e conférence à Ans de Caroline Werbrouck, le 19 octobre 2011

Avec la maladie, beaucoup de questions 'de fond' reviennent avec plus d'acuité : *pourquoi le mal, la souffrance ? quel est le sens de la vie, de la mort, de la résurrection ?*

Le mal - dans le sens de *malheur* - est d'ailleurs la plus grande objection face à la foi : comment un Dieu bon peut-Il permettre tant de souffrances, de malheur ?

Différentes réactions sont possibles par rapport au mal : citons-en deux, qui se déclinent à différents degrés :

1. L'athéisme : accuser Dieu d'être mauvais et donc refuser de croire en un tel Dieu.
2. Se soumettre et chercher à innocenter Dieu : *"C'est une épreuve que Dieu m'envoie, je ne sais pas pourquoi, mais Lui le sait"*. Cette attitude pose question : rencontre-t-on vraiment l'homme, à si vite défendre Dieu ?

Soulignons que Dieu n'a pas voulu échapper au mal ; Jésus, Dieu fait homme, l'a pris sur lui en mourant sur la croix. Le mal ne peut donc pas être une objection contre Dieu ; au contraire, c'est Dieu qui peut être une objection contre le mal.

Réagir en chrétien, c'est plonger Dieu dans la mêlée et combattre le mal avec lui. C'est se tourner vers lui et lui poser la question, même en un cri. Le blasphème est de croire que Dieu n'est pas assez consistant pour 'entendre' la question du mal.

Relisons, dans la bible, l'histoire de Job qui crie son incompréhension à Dieu, l'histoire de Jacob qui se bat avec Dieu et roule dans la poussière avec lui. A travers les cris et les combats, ils finissent par découvrir Dieu, tel qu'il est. Au chapitre 3 de la Genèse, on constate que le mal (le serpent) ne fait pas partie du plan de Dieu pour la création ; il est lui-même surpris. L'homme ne peut pas justifier le mal, sinon c'est comme s'il pactisait avec lui. De plus, trop vite trouver du sens au mal risque d'enfermer l'homme. Or, Dieu a créé l'homme libre !

Il n'y a donc pas d'autres réponses au mal que de le combattre.

Conséquences pastorales de cette vision du mal pour des visiteurs de malades :

- Ne pas bâillonner le cri de l'homme : quand un malade dit sa révolte et son doute de Dieu, il est important de légitimer ce cri et de le laisser advenir en lui. Cela va lui permettre de faire un vrai chemin spirituel, car quand les personnes ont pu dire leur cri, elles sont plus disponibles pour être à l'écoute.
- Le premier geste face à la souffrance est de la combattre. Faire en sorte que le mal ne prenne pas toute la place. Les personnes qui crient leur colère manifestent une envie de vivre, et c'est à partir de là que la personne peut faire un chemin, son chemin. Sans confondre le chemin et la souffrance : *'Mon cancer m'a appris que mon mari m'aimait bien'*. Non. Ce n'est pas le cancer qui lui a appris quelque chose, c'est le chemin qu'elle a parcouru.
- Ne pas vouloir expliquer le mal : mal et souffrance restent mystère. Dans le texte évangélique de l'aveugle né, son entourage donne des tas d'explications variées pour justifier son handicap ; Jésus balaie tout cela, il est 'pris aux entrailles' et se préoccupe uniquement de la personne.
- Le christianisme ne propose pas de réponses qui clôturent le pourquoi du mal ; au contraire, les réponses sont tout ouvertures ; l'incarnation et la mort de Jésus sont des réponses qui restent grosses des questions du 'pourquoi le mal ?'. L'important pour l'homme est que Dieu ne soit pas resté dans son ciel, à l'écart. Son alliance indéfectible avec l'homme l'a conduit à s'incarner. Il est venu habiter notre réel et vivre la souffrance humaine jusqu'au bout, jusqu'à la croix

En résumé, face à un malade, il faut respecter et Dieu et l'homme. Il faut laisser ce dernier pousser son cri. Ne pas chercher pour lui des solutions, des explications ; je ne sais pas ce qui est bien pour lui, même si j'ai vécu la même maladie. Il faut simplement l'écouter, afin de l'aider à trouver son propre chemin. Cette présence au nom de Dieu, parfois silencieuse, peut ouvrir la personne à son cheminement. Mon temps, comme visiteur, n'est pas le même que pour le malade. Les mots que je prononce risquent d'être inaudibles ; je dois donc apprendre à rester à ma juste place. *Si je me mets à la place de l'autre, l'autre n'a alors plus de place.*

(Notes de Chantal Pirard, AP)